

Le problème avec la blague Nénètse

Parfois, malgré mes préconisations rigoureuses, ma fille vient me solliciter tout à trac lorsqu'elle ressent le besoin d'éclaircir des points de compréhension relatifs à sa lecture en cours. La requête ne souffre généralement aucun délai. C'est que, malgré sa fréquentation assidue d'un établissement d'enseignement dont les méthodes semblent fort réputées et acclamées par une douzaine de personnes au moins, méthodes dont l'inspiration, je le crains de plus en plus, se révèle indélébilement entachée d'une philosophie libertaire, ce qui présage mal de l'entrée à Polytechnique avec plusieurs années d'avance. En dépit donc de cette bonne fréquentation et du massif dictionnaire trônant sur son bureau depuis plusieurs mois, tout porte à croire qu'elle ne possède pas encore toutes les clés de l'univers connu. Il faut donc, *nolens volens*, que je m'extraie à intervalles réguliers de mon fauteuil favori pour m'en aller résoudre ces énigmes herméneutiques. Si on ne peut être Socrate, sachons nous faire Rousseau.

Il faut que je vous confesse que les dictionnaires sont mon pêché mignon, et qu'ils trahissent à ce jour mon seul vrai regret, celui de n'avoir pas su tenir bon et appeler mes enfants Littré et Petit-Robert, pour des raisons qui tiennent plus du droit d'auteur que du bon sens (Larousse m'a profondément déçu sur son classement des protozoaires et les verbes défectifs). Une auteure francophone assez réputée se prénomme Scholastique, et dire que moi, pleutre, j'ai flanché au dernier moment face au formulaire que me tendait l'officière d'état-civil. Et deux fois, encore.

Pour compenser, je fais comme tout le monde : je m'acharne à remplir ma progéniture de mots et d'illustrations ; je les oblige aussi à mémoriser notre sagesse ancestrale remontant aux Gaulois, regroupée logiquement dans ces citations latines que nos dictionnaires, coquins, dissimulent dans leurs pages roses. Chaque dimanche matin, la distribution de pains au chocolat est conditionnée à une récitation ; pas d'ablatif, pas de bourratif. Ça marche du tonnerre : dimanche dernier encore, mon fils cadet articulait parfaitement *Qualis pater, talis filius* (litt. « le mouflet est kif-kif du daron »). Et il avait raison. Je n'ose ici mentionner la volupté du subjonctif imparfait qui, sans moi, restât lettre morte. On comprend aisément la foi que je consacre à ces ouvrages. Mais voilà, il ne disent pas tout, ou cherchant à le faire, ils échouent. Qui pourrait croire que l'expérience humaine ne tient pas toute entière dans ce presque millier de pages du *Petit Robert édition 7-11 ans*, surtout pour un enfant entrant dans la carrière quand ses aînés n'y seront plus ? Voilà pourquoi je me lève de mon fauteuil, je pose ce tome particulièrement piquant et humoristique d'Astérix visitant je ne sais quelle série de préjugés racisto-humoristiques (les indépendantistes corses déguisés en cochons sauvages ?), pour me rendre au chevet du bel enfant afin d'y pratiquer l'art délicat de l'exégèse des manuscrits.

Voyons voir. Impossible tout d'abord de ne pas voir que la planche s'intitule « Le plus fort des papas », et cela ne peut être innocent avec ces machiavéliques bambins. Je pressens le clin d'œil très subtil de ma fille. La friponne aura tout saisi et s'essaye au sous-entendu littéraire. Ou alors le problème se trouverait page 45 de cet opuscule fort prisé de la jeunesse, *Mortelle Adèle : Choubidoulove*, dixième volume de la série conçue par Mr Tan et Diane le Feyer. 10 tomes, c'est déjà 3 longueurs d'avance sur Proust avec sa courte recherche et son temps perdu. Prends ça, Marcel.

« Papa, je comprends pas. » Elle me tend le livre avec le regard d'abord interrogateur de l'enfant ayant découvert le vice caché de son *plus fort de papa*, avant de virer à la franche désapprobation en réalisant qu'il collectionne les modes d'emploi illustrés — alors comme ça, tu ♥ « Minitel

M2 Alcatel » ? Vouï, j'avoue tout : j'kiffe grave les touches carrées et l'affichage monochrome blanc sur fond verdâtre et le curseur clignotant *lentement*, le délai s'établissant raisonnablement autour de la seconde entre l'appui de la touche et l'apparition du caractère, tout un rapport au temps et donc à l'être qu'on ne connaîtra plus : les années 1980, c'était mieux avant.

9

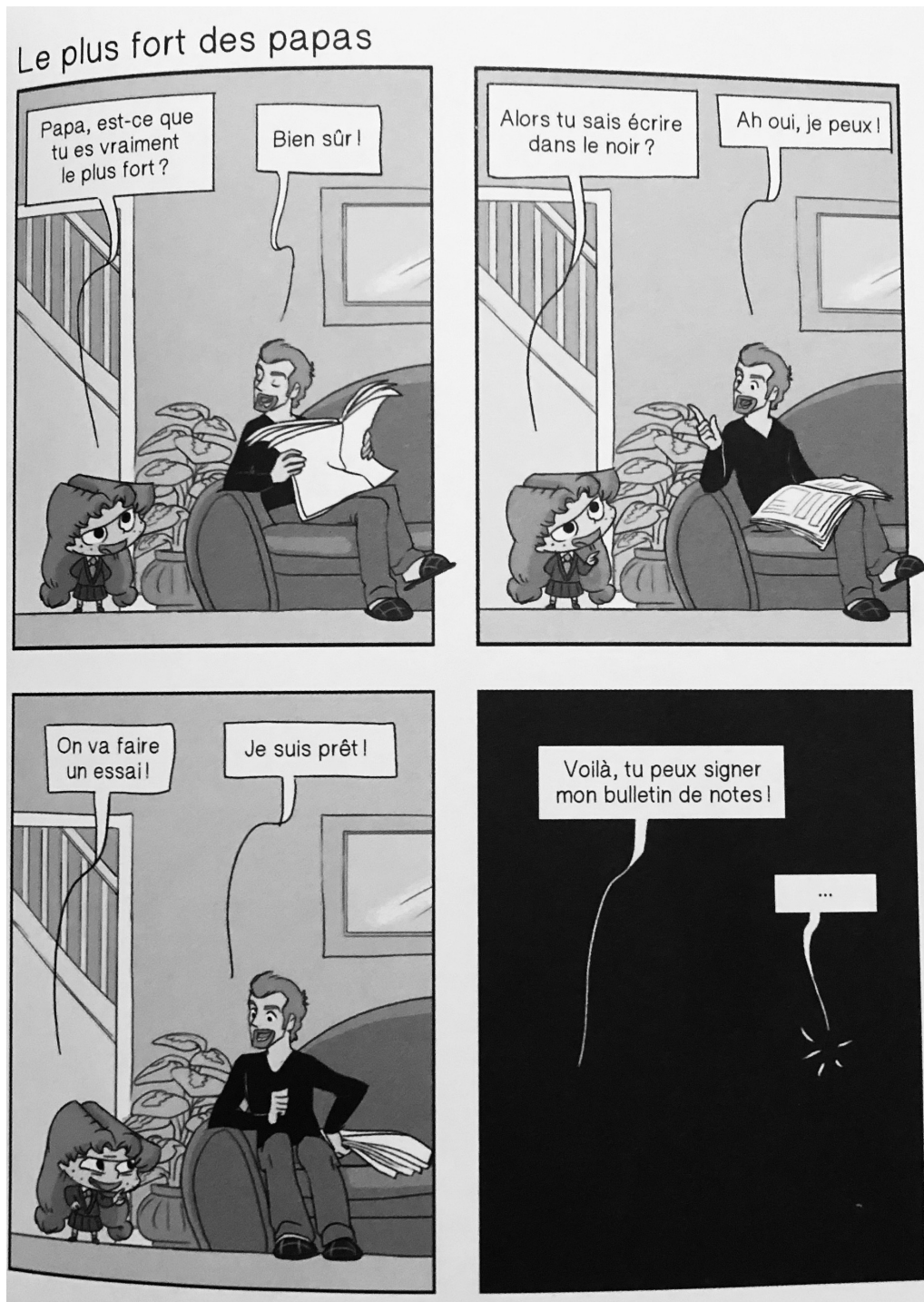


Fig. 1 : L'énigme littéraire

C'est à ce moment-là, juste après la quatrième case — pour lequel la dessinatrice est quand même payée, c'est normal, je suis moi payé pour les espaces, blancs, entre les mots — que m'est revenue la classique blague Nénètse entendue un soir de beuverie, un soir que les égarements de ma jeunesse m'avaient conduit à Krasnoïarsk.

Si vous ne connaissez pas Krasnoïarsk et que vous avez du mal à le prononcer là, tout de suite, pas d'inquiétude : c'est un problème courant. Il faut avoir ingurgité force alcool de pommes de terre polaires (goût : toundra brûlée et poils de vieux bison) et sillonné la ville par -31° pour s'en emparer à pleine bouche. Après, on ne se lasse simplement plus de répéter le nom de ce chef-lieu sibérien, très au sud de la péninsule de Taïmyr, où vivent justement les fameux Nénètses. On peut lire des choses fascinantes à leur propos, leurs liens profonds avec l'environnement sauvage, leurs traditions culinaires, ou l'importance du renne dans tous les moments de leur vie. Pour faire simple, le Nénètse mange, dort, pense renne. D'ailleurs, en bien des circonstances, on pourrait dire qu'il se sent renne lui-même.

Il faut cependant la rencontre nocturne, celle du face à face, pour apprécier leur humour polaire, plus mordant qu'une engelure dans la toundra. Je me retrouvais après un nombre de péripéties qui ne tiendraient pas en quatre cases en présence d'un Nénètse et dès que je le sus, je fus évidemment fasciné devant cet autochtone venu d'une région fascinante, ce Jean Valjean rigolard, évadé d'un congélateur aux dimensions continentales. Le Nénètse ne plaisante pas tout de suite : il faut prendre le temps de briser la glace. Il était déjà tard quand il se décida à me raconter la blague du chasseur qui part seul et qui, tiens-toi bien, ramène un *seul* poisson le lendemain *matin*. Il fut pris d'un rire immense et convulsif ; il se tenait les côtes sous la table alors que je le fixais avec le regard apeuré du lapin arctique devant le Nénètse hilare.

Bien sûr, quelque chose doit ici être perdu dans la narration, dans la traduction de mon russe inexistant, et surtout dans le transfert culturel. Quelque chose qui tient au nom du poisson et à la façon de l'attraper, à l'heure de son retour ou au sens du vent. Impossible de l'expliquer ici, j'ai oublié mon anthologie commentée de l'humour nénètse en deux volumes à Krasnoïarsk. Je passais — et je passerais encore — à côté de la blague. Il aurait été grossier de l'interrompre dans son hilarité pour déplier le subtil mille-feuilles de l'humour arctique. Je fixais donc le type avant de me resservir un dernier verre pour oublier que je ne pourrais jamais me fondre dans la vie quotidienne des nomades du Grand Nord. J'attrapais mon anorak et je disparus dans la nuit.

Je rentrai en France sans attendre et des années plus tard je me retrouvais muni d'enfants. J'en confiais une à Bricabracs ; adieu Jack London, bye-bye Croc Blanc, bonjour la grande aventure au-delà du cercle scolaire.



Retour à l'exégèse. J'ai sous les yeux la fameuse planche, et une grande lassitude m'envahit. La quatrième case me fait froncer les sourcils et accélérer le pouls. Je me concentre en me rappelant que j'ai enseigné l'histoire de la traduction avec des exemples tirés de l'Ancien testament à des étudiants de Lettres, je suis donc à l'explication de textes ce que le béret vert est à la halte-garderie. L'évangile selon Adèle, Chapitre 10, verset 4. « Et un grand silence se fit sur la mer et sur les eaux, et le père dit ? »

Que dire, au juste ? c'est qu'elle attend, la bougresse. Pas question de m'en sortir avec un haussement d'épaules ou le classique « Oh ma chérie, tu as vu la conjonction entre Bételjauneuse et Antéproxima du Minotaure, ce soir, juste au-dessus de l'écliptique ? Prends tes jumelles, ma grande, ton sextant ptolémaïque, et calcule la prochaine périhélie, hein, fais plaisir à papa. » Ça n'a qu'un temps, les diversions d'astrophysique. En désespoir de cause, je fais rapidos l'inventaire mental de tous les produits chocolatés dissimulés à divers endroits de la maison, façon Scarface parano scotchant des flingues derrière tous les meubles et dans la chasse d'eau ; il y a bien cette énorme barre de Toblerone® (375 000 Kcal pour 100g) que des amis suisses ont cru bon d'amener le mois dernier : l'équivalent local du lance-roquette chargé à la nitroglycérine, l'argument-massue qu'on garde pour les cas d'urgence extrême. La petite lumière couleur culpabilité vient de s'allumer dans ma tête. Et si je lui proposais de regarder Dragon 2 ? Après tout, elle ne l'a vu que 5 fois depuis la semaine dernière, et c'est tout de même nettement supérieur à la Reine des Neiges, que je n'aurais peut-être pas du effacer. Je sens que je tire mes dernières cartouches psychiques. Il va falloir s'y mettre.

Toute pédagogie repose sur le fractionnement du savoir. Donc fractionnons. Partons du plus fondamental. Cassons l'atome, on verra ce qu'il en sort, disait Einstein. On est dans le noir, avec cette dernière case. « Les notes, tu vois ce que c'est ? » Tête en point d'interrogation. Elle voit pas, elle voit plutôt Do Ré Mi, *Fa Si La expliquer*. Le fossé générationnel dont on croit dater l'invention au début des grandes vacances de 1968 se creuse devant moi, modèle crevasse océanique, avec monstre des profondeurs assorti. Souffle, calme intérieur ; pense à ton diaphragme, disait Corinne la prof de Yoga, et ça m'énervait tellement. Toute pédagogie se raccroche d'abord au vécu, s'ancre dans le réel. Ancrons donc.

- Tu vois, à Bricabracs, tu as des appréciations sur ton travail, 'vu' ou 'validé' ou Dieu sait quoi qui te dit que tu as réussi ? Et bien c'est *pareil (Le père, qui bluffe)*. Dans les écoles, ou au collège, les enfants peuvent avoir une note pour leur travail. 0 si c'est pas fait, et 10 par exemple si c'est parfaitement réussi. Et mettons 6 si c'est fait, mais pas très bien. Tu vois ? (*Le père prie pour que sa fille ne fasse pas d'épistémologie sauvage en lui demandant pourquoi c'est comme ça. Saint Freinet, priez pour lui à cette heure de détresse.*) Puis de temps en temps, les notes sont mises ensemble, dans un carnet.
- Ah, comme le carnet que j'ai fabriqué avec ma copine pour raconter l'histoire de la princesse qui tue les extraterrestres avec des fleurs empoisonnées ? (*Lisez Le Journal de La Tanière, en vente à Bricabracs : science-fiction radicale et graphisme minimaliste, le renouveau du surréalisme provençal brut*).
- Non, pas vraiment un vrai carnet, mais une feuille avec toutes les matières et les notes.
- Ah d'accord, comme leur classeur d'archives.
- Voilà, si tu veux, comme le classeur, sauf que c'est résumé et qu'il y a les *notes*. Et des fois, les notes sont pas très bonnes. Pas bonnes si Adèle n'a pas bien fait son travail.
- Mais si elle ne l'a pas bien fait, pourquoi elle ne recommence pas ?

Attention, nous venons d'entrer dans un espace abstrait avec impossibilité de retour en arrière, sauf que nous parlons depuis la quatrième dimension à ceux qui n'en n'ont bêtement que trois. Il faut que le traducteur diplômé fasse la passerelle entre le monde de l'évaluation systématique et synchrone qu'il connaît bien et celui de sa fille, qu'il ne connaît en fait pas. Attachez votre ceinture, on passe à la phase 2.

- Parce que dans les écoles « normales », on ne peut pas refaire si on se trompe. On a une note et on passe à quelque chose d'autre.
- Non mais *what?* (*la fille du traducteur d'anglais affecte une interjection anglo-saxonne assez régulièrement, probablement sans relation avec la qualification professionnelle de son père*). Même si on s'est trompé dans la fiche de maths, on recommence pas ? Trop bien !

Séparation de la capsule Apollo, mise en orbite. On approche de l'astre lunaire, Houston, rien n'est sous contrôle, on se prépare à la descente. Ceintures, serrage de boulons, signes de croix pour les amateurs de Croisades.

- Non, on passe à la « fiche » d'après (*le père évite d'utiliser le mot de 'contrôle', pour ne pas ouvrir une boîte de Pandore alors que les paupiettes de veau sont presque cuites*). Et ainsi de suite. Donc à la fin on obtient ce « carnet » de notes, et elles ne sont pas toutes bonnes.
- D'accord, mais si elle lui fait signer dans le noir, il risque de ne pas pouvoir les lire, les notes, non ? Et *pourquoi c'est drôle ?*

Oui pourquoi, comment se fait-il qu'on ne se roule pas par terre, ou du moins qu'un petit ricanement n'est pas venu ponctuer notre lecture ?

C'est là précisément que mon Nénètse est ressorti des limbes pour s'intercaler entre ce petit visage et moi. Comme si je n'étais pas parti, que je lui avais demandé de m'expliquer ce qu'il venait de dire : il m'a fixé d'un air très surpris en voyant que je ne riais pas à la blague qui aurait fait se gondoler tous les gens de son peuple, depuis la mer de Kara jusqu'à celle de Laptev. Il me fixait d'un air désapprobateur lui aussi, tout autant surpris qu'Adèle plonge la pièce dans un noir d'encre. *Le poisson, le chasseur, le sens du vent, tu vois pas ?*

« Mais pourquoi c'est drôle ? », une question qui fait la lumière à coup sûr. La prochaine fois qu'on vous la pose, vous verrez.